

Urgences



Gilles Raymond, *Un moulin, un village, un pays*, Montréal, VLB Éditeur, 1981, 204 p.

Bernard Boucher

Numéro 5, 3e trimestre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025081ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025081ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boucher, B. (1982). Compte rendu de [Gilles Raymond, *Un moulin, un village, un pays*, Montréal, VLB Éditeur, 1981, 204 p.] *Urgences*, (5), 83–85.
<https://doi.org/10.7202/025081ar>

PARUTIONS COMMENTÉES

UN MOULIN, UN VILLAGE, UN PAYS, Gilles Raymond, VLB Editeur, 1981, 204 p.

Lorsqu'un romancier choisit de faire du roman un outil de luttes sociales, il prend le parti de faire de son écriture un moyen de prise de conscience des rapports de force et des enjeux que comporte la société dans laquelle il vit. Dans le cas qui nous occupe, Gilles Raymond "analyse" la situation d'une petite ville québécoise, il met en relief les rapports de domination vécus par une population dont la survie dépend d'une usine dans le contexte d'une formation sociale capitaliste nord-américaine.



Toutefois, le romancier, quelle que soit sa thèse, sa vision du monde, est un créateur qui met en scène des personnages emportés par des événements. Dans **UN MOULIN, UN VILLAGE, UN PAYS**, Gilles Raymond nous raconte la vie des boss, des ouvriers et de leurs familles, dans une petite ville industrielle dont toute l'activité économique dépend d'un moulin à papier, en l'oc-

currence Donnacona.

Les premiers chapitres nous tracent une brève histoire de l'évolution de ce village en passe de devenir une petite ville, nous fait le portrait d'un village dépendant du marchand général Piton Paradis qui, de la crise jusqu'aux années '50, a tout dominé. Léon Noël, le gérant municipal, qui incarne une nouvelle présence technocratique, nous fera vivre la "révolution tranquille" avant que Coco et Angémée Cantin ne viennent engager la lutte syndicale et que n'apparaisse le **Journal Lié**. Jean G., ami d'enfance de Coco Cantin, ira à l'université et deviendra un boss, alors que Léon Noël enfantera Bernardlandri pour suivre ses traces. Tous les deux se retrouveront en campagne électorale tandis que Octave Orton, le fou du village, pas si fou qu'il en a l'air, est à la source d'une fabulation qui donne de la perspective au texte.

Gilles Raymond est capable de nous présenter des personnages qui ont une grande intensité, de faire ressortir leurs caractères et leurs conditions sociales de façon à nous faire partager leur quotidienneté. Par contre, il arrive parfois qu'une phrase ou un paragraphe de trop, qui tient plus de l'essai que du roman, vienne saboter par son côté trop théorique l'intérêt du discours romanesque. De même, on dirait que Gilles est sur la retenue et qu'il ne se laisse pas aller à découler tout le flot dont il semble capable. Le ton soutenu des plus longs chapitres nous le laisse croire; une des difficultés de la lecture provient du fait que ce roman de 204 pages est composé de 37 chapitres, ce qui a pour effet de continuellement briser le rythme. Il subsiste aussi dans UN MOULIN, UN VILLAGE, UN PAYS de ces traces, comme les clins d'oeil au lecteur, qu'on a le goût de mettre dans un premier roman mais qui n'ajoutent rien. Si on prend plaisir à lire ce deuxième roman de Gilles Raymond parce qu'il y a de belles images poétiques, de belles fabulations et une capacité de faire ressortir les enjeux d'une situation sociale donnée, on a aussi hâte à son prochain roman, en souhaitant qu'il se laisse aller à écrire en oubliant un peu la didactique, en se disant que le mot exploitation ne remplacera jamais la démonstration d'une telle réalité.

En terminant ce commentaire, soulignons qu'un bon titre compte beaucoup pour un roman et que celui que Gilles a choisi aurait eu avantage à être plus imagé. La symbolique plutôt explicite du roman représente une gageure car si elle est trop évidente elle devient achalante et aucun lecteur n'aime qu'on le tienne par la main. Par contre, pour un romancier, qui nous rappelle dans le roman même qu'il s'agit d'un roman social, il semble inquiétant de laisser le récit prendre l'avant-scène. Voilà la ligne sur laquelle Gilles Raymond cherche à trouver un équilibre.

Bernard Boucher



PROPOS D'UN HOMME LIBRE, Charles-Aimé Poirier, 1982.

Ce volume est captivant du début à la fin. Il comporte des textes variés d'une originalité et d'une beauté remarquables. Le charme indéfinissable de son travail ne s'est pas accompli par accident, mais par des histoires vécues et choisies avec discernement.

La flexibilité des textes est mise à l'épreuve pour aider un style d'écriture impressionnant pour l'acceptation de son message. Son but est d'entretenir et de faire revivre les valeurs morales et culturelles, en d'autres mots, de jeter quelques lumières sur la comédie et la tragédie de la vie, et sur ce qu'il a observé, entendu et vécu dans la vie de tous les jours de sa profession d'instituteur. Il fait la lumière sur le passé.

Dans un style clair et précis, il décrit admirablement bien ce qu'il a vécu. Les souvenirs émergent de son esprit avec une facilité étonnante. Il évoque le passé avec une certaine émotion. Il a senti le besoin d'extérioriser ce qu'il a vécu. La vie n'a pas toujours été ce qu'il aurait voulu qu'elle fut. Il a parfois vécu dans des conditions difficiles. Les détenteurs étaient éphémères.